

L'apprenti de Samuel Collardey

Gilles Marsolais

Numéro 139, octobre–novembre 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25289ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

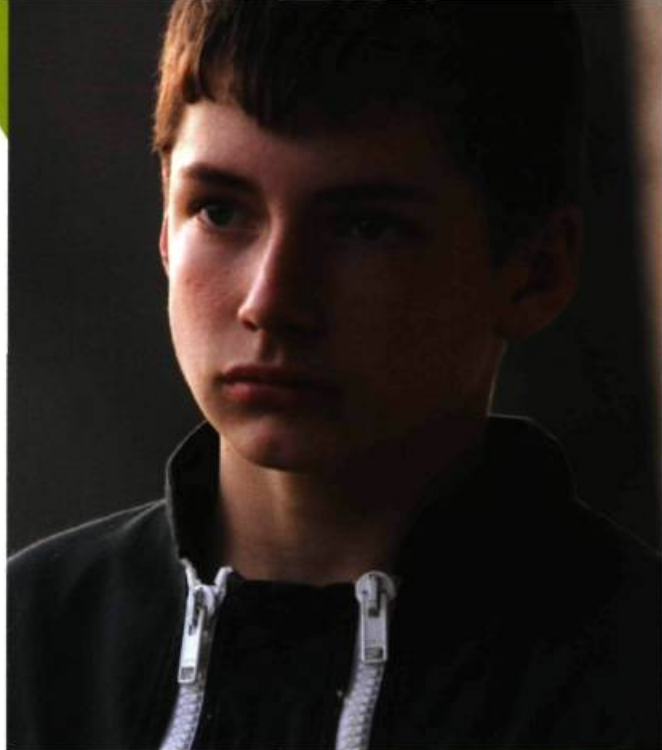
Marsolais, G. (2008). Compte rendu de [*L'apprenti de Samuel Collardey*]. *24 images*, (139), 50–50.

L'apprenti

de Samuel Collardey

par Gilles Marsolais

Il faut un certain temps pour apprivoiser ce film qui, sans précaution et sans repère, plonge le spectateur dans un monde qui peut lui sembler déroutant de prime abord autant par l'accent et le niveau de langue utilisé que par le milieu décrit, celui de la paysannerie française en montagne. L'action se déroule dans le Jura français, voisin de la Suisse, plus exactement dans le département du Doubs, région de vallées étroites encadrées dans de hautes falaises, au climat rude et humide : une autre donnée que le film ne cherche pas à occulter. Mais le jeu en vaut la chandelle. On accède à ce monde en suivant le parcours d'un jeune ado (Mathieu Bulle) parachuté dans une famille pour y apprendre à la dure le métier d'agriculteur. Ce stage sur le terrain, échelonné sur une assez longue période, est pour lui l'occasion d'en apprendre autant sur la vie que sur ce métier qui le motive mais qui lui donne du fil à retordre. Harcelé par sa mère biologique qui ne partage pas son rêve ni le choix de la filière de l'enseignement technique qu'il implique, réprimandé pour son indiscipline par la directrice de son établissement scolaire de rattachement et ramené à l'ordre par la patronne qui l'héberge, insatisfaite de son travail, Mathieu, dont la solitude est accentuée par l'absence de son père qui a pris le large depuis longtemps et qu'il méprise, est, de façon manifeste, surtout à la recherche de lui-même comme on peut l'être à cet âge. Magnifiquement illustrée par la séquence de la luge et quelques moments de confidences et d'abandon – entre hommes –, la notion de filiation s'impose peu à peu. À défaut de trouver le cadre idéal à son futur métier dans cette ferme et au sein de cette famille de paysans, qui vit de peu en ayant fait le choix de « cultiver la terre au lieu de l'exploiter », Mathieu y rencontre un père adoptif, et Paul (Barbier), un fils de substitution. Il



faut voir la profonde tristesse dans les yeux du père au moment du départ (provisoire ?) du fils.

La qualité de ce premier film, à la tonalité juste, réside dans le fait que le réalisateur s'intéresse davantage aux relations humaines qu'à la description du métier d'agriculteur, qu'il se contente de cerner à travers quelques situations clés. Il démontre aussi par la bande, preuves à l'appui, que souvent les résultats scolaires sont loin de refléter fidèlement la réalité et la complexité de l'apprentissage qu'ils impliquent. Par ailleurs, quelques effets de mise en scène plus classique, par exemple les séquences à la guitare, dus sans doute au dispositif du tournage en 35 mm et au désir de « scénariser » ce moment décisif de l'apprentissage, comme pour mieux identifier les étapes cruciales de son évolution, n'entachent pas l'ensemble de l'entreprise ni le résultat final de ce petit film fort sympathique.

Cap nord

de Sandrine Rinaldi

par Gérard Grugeau

Certains détesteront ce moyen métrage singulier tant sa proposition esthétique déstabilise avec un bel aplomb. Une influence s'y impose d'emblée, celle du cinéma faussement empesé de Serge Bozon (*Mods, La France*) qui en avait ravi plusieurs l'an dernier au FNC. Il serait pourtant dommage de ne pas descendre l'escalier qui ouvre le film pour s'inviter à la soirée dansante que nous a concoctée jusqu'au bout de la nuit la cinéaste Sandrine Rinaldi, en vrai disc-jockey allumé. Alors, « cap au nord », aux antipodes de tout, pour se laisser envahir par la « Northern Soul », cette musique au rythme insistant, née dans

